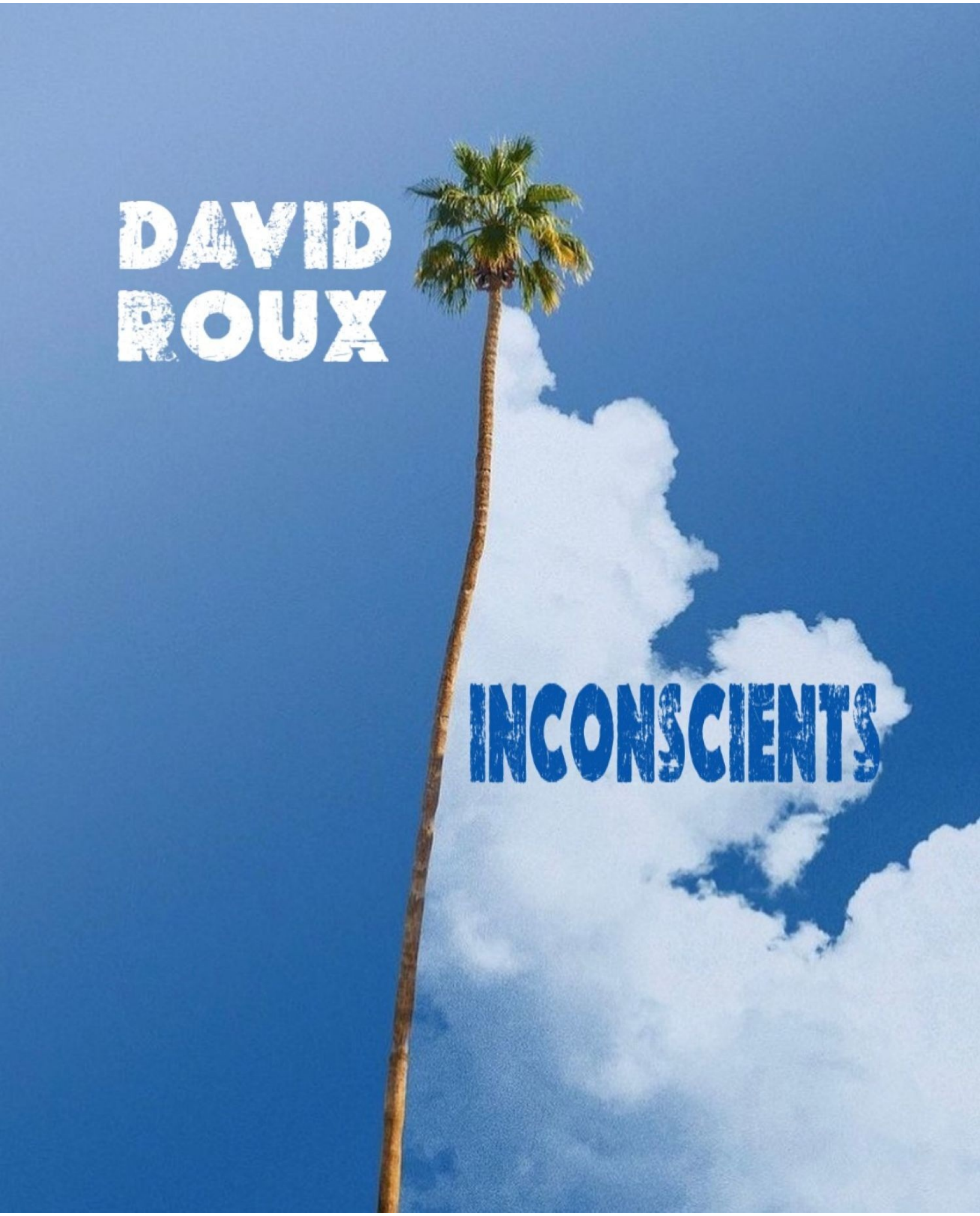

DAVID
ROUX
INCONSCIENTS

David Roux

Inconscients

© David Roux, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7501-6

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Michelle.

Il restera de toi
Ce que tu as donné.

Simone Weil

Ils auraient pu dire :

« Être une pantoufle, c’est avoir conscience de sa faible valeur. Le seul avantage tient dans l’absence de besoin de se vendre lorsque je vais devoir tout vous raconter. »

Pantoufle - Côté Gauche.

« J’ai toujours pensé que cette pantoufle aurait un destin hors du commun. »

Hainmeï - Ouvrière textile à Hangzhou - Chine.

« Une pantoufle qui pense, découvre le monde et s’émancipe de la marge, c’est exceptionnel ! »

Royal Caniveau - doyen du meuble à chaussures.

« J’ai trouvé une pantoufle attirante pour la première fois de ma vie. »

Serge S - Abonné à Fétichiste magazine.

« Grâce à elle, j’ai pris conscience de l’importance d’avoir une jolie démarche. Je lui dois beaucoup. »

Iris Cadieux - Cannes - César du meilleur second rôle féminin.

Pourquoi la pantoufle a quitté un appartement à Orléans pour une terrasse avec vue imprenable sur la mer.

Un oiseau hurla. À moins que cela ne soit les pneus d'une voiture ou la voisine d'en face.

Canine se leva, réprima une toux tenace puis regarda par la fenêtre. Encadré aux quatre coins par les rayons du soleil, l'horizon restait immuablement bleu. Tremblotant, il retrouva son canapé, dilua son sirop de menthe glaciale avec un peu d'eau, goûta comme d'habitude le tout avec peine, puis se recoucha.

Pour moi rien d'anormal.

Depuis mon arrivée chez lui, j'avais pris l'habitude de le voir ainsi, à cran et pas très en forme. J'avais appris à l'écouter, à l'observer, c'était notre force à nous pantoufle, d'être toujours au contact, totalement en phase avec la réalité des humains. Malgré tout, j'étais toujours considérée comme un simple témoin, pas vraiment importante et surtout sans nom. Enfin j'étais *Côté Gauche* dans le meilleur des cas. Nommer c'était respecter, et avait-on du respect pour une pantoufle ? J'ai longtemps répondu par la négative à cette question, mais à la fin de ce récit, à l'instant de la rédaction de mes mémoires, tout sera différent.

Je ne fus jamais seule de ma vie. Et toujours par paire quoiqu'il arrivât. Parfois il y avait des exceptions. Mon collègue Côté Droit réfléchissait drôlement bien en temps normal, mais la semaine dernière il reçut sur son flanc le pied d'une chaise, un fil de coton s'était alors recourbé quelque part au fond de son cerveau, et depuis il n'était plus tout à fait le même. Disons que parfois il déraillait. Il était vrai que pour nous, les coups, on avait l'habitude d'en prendre : coin de porte, marche d'escalier, câble en tout genre ou aliments brûlants tombant du dessus. On connaissait cette musique. Et si on ne l'avait pas vécu, on ne s'imaginait pas tous les objets, substances et autres nuisances nous frappant au quotidien. Au fond, avec l'âge, j'étais arrivée à la conclusion que tout le monde s'était mis d'accord sur l'idée que nous ne resterions jamais trop longtemps dans ce bas monde. On pouvait ainsi en profiter pour nous égratigner.

La sortie d'usine où nous étions tenues par le petit bout en plastique nous liant Côté Droit et moi-même n'était qu'un lointain souvenir. L'humain, ce maître chez qui nous étions dorénavant, avait rompu avec ses dents ce petit bout transparent et son surnom avait surgi d'un coup : Canine. Pour nous il s'appelait

Canine.

Lassé d'Orléans, des accusations d'exalter le crime, des menaces de mort, des insultes et des amas de crachats sur sa boîte aux lettres, ce Canine avait pris la décision de revenir, sur les conseils de Serge, dans cet appartement de vacances qu'il connaissait bien.

Les anciennes du meuble à chaussures me disaient toujours la même chose : « Ce n'est pas près de s'arrêter, les autres humains vont découvrir tôt ou tard où il habite, et s'il doit bouger une fois de plus, le risque de disparaître ressurgira. » Cette peur de passer à la poubelle c'était notre grand point commun à toutes. Je ne souhaitais à personne de vivre le moment où vous vous rapprochiez de la poubelle à moins de cinq mètres. La nervosité produite, l'instant où le piétinement devenait un moment de bascule était terrible. Vous baissiez alors les yeux et priiez pour être encore vivante les minutes suivantes.

Être une pantoufle c'était vivre grâce à l'habitude du confort procuré. Ainsi, nous avions une peur panique des ruptures dans les habitudes, car nous savions que tout changement pouvait nous exposer à la mort. Enfin je dis « nous » mais devrais-je dire « je » car je m'inquiétais beaucoup. « Tu joues à te faire peur, » me disait souvent Côté Droit. Les humains eux aussi aimaient jouer avec les termes. Ils ne disaient plus *jeter* mais *recycler,* même si au fond le résultat était le même pour moi et les autres. Juste notre enveloppe changeait mais notre existence n'était plus. Je le savais d'autant plus que la mode était capricieuse. Les soubresauts de la mode à chaque changement de saison une hantise. L'élimination d'objets lors d'un déménagement une horreur. Les vide-greniers une plaie. Mais le pire était l'achat compulsif. Notre pire ennemi. Les humeurs mouvantes lors de ces achats si particuliers étaient de véritables épées de Damoclès pour nous. Se faire remplacer par un autre modèle sans aucune raison un tabou. L'abandon une conséquence. Tomber dans l'oubli comme tant d'autres objets vous exposait au risque de ne pas finir l'année. Prendre conscience de sa finitude, c'était aussi cela la vie d'une pantoufle.

Pour nous toutes, survivre jusqu'à la saison prochaine était le but de toute une vie. Quand j'étais toute jeune, je pensais qu'il n'y avait que nous qui vivions dans cet état. Je pensais les humains prévenants avec leurs objets inanimés, attentifs à chaque dépense, réfléchis sur leurs derniers achats, investis pour chaque chose ramenée du monde extérieur mais j'étais loin du compte. Toutes leurs petites bricoles du quotidien n'étaient pas les seules touchées par le délaissement émotionnel. Les humains vivaient eux-aussi sous la coupe de la société de consommation. Entre eux, ils avaient une expression parfaite pour

cela : *laisser tomber comme une vieille chaussette*. Et chez eux dans le meilleur des cas, vous finissez recyclé sur des applications de rencontre, dans le pire dans une haine mortelle envers l'autre. C'était tout de même assez incroyable à réaliser ! La décharge et l'oubli ne nous étaient donc pas réservés. *Humains et pantoufles, même combat, même bizutage, même histoire tout le long de notre vie !* avais-je envie de crier parfois ! « Tu t'affoles pour rien, me disait Côté Droit, nous n'avons jamais été témoins depuis notre arrivée, d'un passage en aller simple d'une chaussure vers la poubelle. » C'était vrai. Mon côté anticipatrice c'était mon angoisse de mort qui ressortait. Certes, avec ou sans moi, la vie des humains ne changeait pas radicalement – l'avenir me donnera tort – mais j'espérais passer entre le couperet de la mode en étant toujours présente la prochaine saison.

De toute façon il faut dire une chose. Avec les humains rien n'était gagné d'avance. Ainsi pour nous, quitter le continent et arriver sur l'île ne s'était pas fait sans mal. Canine avait hésité. Au final, l'éloignement et l'inquiétude dus à l'hospitalisation de sa mère sur l'île semblaient avoir joué, peut-être même plus que tout, puisque l'idée d'un séjour de courte durée s'était mué petit à petit en plusieurs mois. Plusieurs mois d'incertitude. Comme nous, lui aussi avait peur. Il ne l'avouait jamais mais moi je le savais – nous nous ressemblions tant, humain et pantoufle, que cela parfois me stupéfiait. Au fond de lui, il était mort de trouille pour sa mère. Les réactions physiologiques de son corps ne mentaient jamais, et il n'était pas rare de sentir ses pulsations cardiaques fracasser sans problème le mur des cent cinquante battements par minute ; surtout lorsque sa mère devenait le sujet de conversation.

Si Canine avait eu un peu moins peur, c'est à dire s'il avait réagi un peu comme tout le monde ici en prenant de l'Ocytoxan, cela aurait arrangé sacrément notre bien-être, pour ne pas dire notre espérance de vie. Je ne parlais pas d'aller bien au niveau de sa sociabilité – celle-ci restait désespérément au ras du sol – mais de sa prévisibilité. La simple confirmation qu'il allait bien nous aurait beaucoup rassurées. S'il avait été normal, nous aurions l'espoir au moins de faire une ou deux saison de plus. Bien sûr pour Côté Droit et moi-même, simple pantoufle chinoise, nous étions bien moins exposé à la poubelle (« encore avec ta poubelle Côté Gauche ! ») que les anciennes attendant d'être utiles depuis des mois dans le meuble du hall d'entrée. Il paraissait évident que je devais me faire à l'idée qu'au milieu de cette ambiance malsaine, les bottes de Rebecca étaient en première ligne pour passer à la trappe. Mais entre nous, de toute la famille des *sneakers*, c'était Trois Bandes Rouges qui était de loin ma

préférée. Canine la prenait en priorité pour sortir, et tous ses retours d'expériences dont elle nous gratifiait étaient toujours drôles, chamarrés dans sa façon de penser, avec plusieurs dizaines d'anecdotes accrochées à ses lacets. Tout le contraire de moi.

Pour être juste, si je regardais de plus près notre vie, nous n'avions pas beaucoup à nous plaindre. Nous restions au chaud, nous prenions l'air sur le rebord de la terrasse les jours de grand soleil, nos semelles ne s'usaient pas, et si Canine entreprenait avec nous cent pas dans la journée c'était déjà beaucoup. Le seul danger pouvait provenir du manque de rangement. Il n'y avait pas pire pour nous autres, toujours au ras du sol, qu'une pièce encombrée, source de choc annonçant le début de la fin. Une semelle soulevée suite à un contact avec un pied de chaise pouvait vous condamner illico. Je ne parlais même pas des déchirures. De ceci, Canine n'en avait jamais eu un semblant d'idée. Savoir aussi éviter le plus longtemps possible la grande lessiveuse était du grand art, ressortir propre pouvait vous faire prendre le risque de fragiliser votre corps et là aussi, aucun répit ne vous aurait été accordé.

Mis à part ces dangers liés à notre condition, nous étions à peu prés préserver du chic, du style, de la fantaisie et des achats lors des fêtes de fin d'année. Qui offrirait des pantoufles à Noël ? Et comment pourrais-je me lamenter de cela ! Mon salut passait aussi par la discrétion. En sourdine, Côté Droit avait raison de me mettre en garde : « Ne te fais pas d'illusions, Canine ne prêtera par toujours le flanc à la critique, il n'a pas la discrétion comme nous dans son ADN. L'effort qu'il fait de se faire oublier un moment ne prendra pas éternellement. Avec lui, tôt ou tard nous en verrons de toutes les couleurs, et des coups nous allons en prendre, c'est le genre d'humain à foncer droit devant lui sans regarder une seconde en arrière ! Toutefois je crains que lorsqu'il repartira sur le continent, les premières à faire les frais de la poubelle seront les bottes de la fofolle ! » Côté Droit avait toujours surnommé Rebecca « Fofolle » pour sa propension supposée à l'époque à vouloir s'amuser avec Canine. Entre nous, Canine ne faisait pas mieux, mais le surnom pour cette fille était resté. Je n'avais jamais remarqué cela, mais Côté Droit ne l'avait jamais trop apprécié, depuis ce fameux matin ou il s'était pris sur le museau cet espèce de liquide noir infâme. Leur espèce de café ! Depuis ce jour, il gardait un très mauvais souvenir de cette Rebecca, faisant de ses bottes restaient avec nous depuis son départ précipité, la cible de sa rancune.

Côté Droit n'aimait pas trop (décidément !) Canine non plus : « Vous allez voir toutes, expliquait-il, il ne va pas tarder à se lancer dans une autre affaire et